

E. J. Buote,  
Editeur-Propriétaire.

"L'Union fait la Force."

Abonnement: \$1.00  
Payable d'avance.

Vol. II.

Tignish, Ile du Prince Édouard, Jeudi le 10 Janvier 1895

No. 26

## CARTES D'AFFAIRES

SEE THE PLANS OF  
The Temperance and General  
Life Ins. Co'y of North America.  
FOR CHEAP RATES,  
LIBERAL POLICIES,  
GOOD RETURNS.  
FULL GOVERNMENT DEPOSIT.  
H. J. McNEIL,  
Summerside  
General Agent for P. & I. Island.

## Dr. J. J. Desnoyers TIGNISH, I. P. E.

Bureau et résidence en face  
du Block Chaisson, Broad  
Street, près de la station.

Pour la commodité de ses patients  
qui n'ont ni chevaux ni voiture le  
Dr. Desnoyers les visite à ses frais.  
Nov. 9 à 93

## EUREKA HOTEL

WATER STREET  
CHARLOTTETOWN.

Free Coach to meet all Trains  
and Steamboats.

Moderate charges. Good tables.  
C. A. BENOIT, PROP.

## JAMES J. JOHNSTON. AVOCAT,

NOTAIRE PUBLIC  
Agent d'assurance et de bien-  
fonds.

Stamper's Block, Victoria Row,  
CHARLOTTETOWN,  
P. E. I.

Representing  
McKillop's Legal and Commer-  
cial Record, The American Bank  
Reporter & Attorney List, On-  
tario Mutual Life Assurance Co  
&c.

MONEY TO LOAN. MONEY IN-  
VESTED.

## Jno. P. Brennan,

ALBERTON, P. E. I.

Agent for the best Fire and  
Marine Insurance Companies.  
Royal Exchange Assurance Co.  
Commercial Union of London,  
Lancashire & Co. of Liverpool,  
Scottish Union & National Ass. Co.  
of Edinburgh

British American Ass. Co. of Toronto  
Quebec Fire Ass. Co. of Toronto  
Confederation Life Ass. Co. Toronto  
The Canada Accident Insurance Co.  
Montreal

Lloyds Plate Glass Assurance Co.  
Coal and Lumber always on  
hand

## Hotel McIntyre.

J'ai loué la maison favora-  
blement connue sous le nom de  
Hotel McIntyre, Summerside.

Cette maison est maintenant  
de première qualité, quant aux  
meubles, la pension et toutes  
les autres commodités agréables  
au voyageur. Prix raisonnables.

Voitures gratis à l'arrivée et  
au départ des bateaux et des  
chairs.  
Summerside.....F. PERRY.  
PROP.

## A. W. MACKINLAY, DENTISTE.

Dents extraites et emplies de  
la manière la plus habile et à  
des conditions raisonnables,  
sans faire éprouver aucune dou-  
leurs aux patients.

Bureau au dessus du magasin  
de J. Rattray.

RUEMAIN.....ALBERTON

Repans Tabules cura leandice

## CHAINES GLORIEUSES.

Un confesseur de la foi,  
Thomas Pouade, qui resta  
prisonnier 30 ans, récompensait  
quelquefois, dans sa joie de  
souffrir pour Dieu, celui qui  
rivait à ses pieds et ses mains  
ces insignes du martyre.

Le géolier, étonné de ces  
largesses, s'empressait de lui  
ôter ses fers. Il les lui remettait  
alors et le prisonnier le com-  
blait de nouveau de pièces  
d'argent.

Un jour qu'un forgeron com-  
mençait cette besogne, le  
martyr se baissa pour baisser  
pieusement ses entraves. L'ou-  
vrier impatient lui donna un  
coup sur la tête et le sang  
jaillit. Pouade se contenta de  
dire en souriant :

— Puisse tout mon sang  
couler de même pour la cause  
pour laquelle je souffre!

Le forgeron, ému, se convertit  
et mourut lui-même plus  
tard prisonnier pour la même  
cause.

## QUELQUES MARTYRS.

Le gentilhomme Thomas  
Bosgrave fut exécuté avec un  
Jésuite pour avoir donné son  
chapeau au religieux quand  
celui-ci fut arrêté.

— J'honore trop les fonctions  
que vous remplissez, avait-il  
dit, pour vous laisser partir  
tête nue.

Deux catholiques du York  
shire sont mis à mort, l'un pour  
avoir payé un verre de bière à  
un pauvre prêtre harassé de  
fatigue; l'autre, pour avoir  
hébergé un missionnaire, qui  
était venu frapper à sa porte.

Une femme, Anne Line, âgée  
et ne pouvant marcher, fut  
portée devant le tribunal. On  
lui demanda si vraiment elle  
a reçu un prêtre chez elle :

— Mylord, s'écrie-t-elle, une  
seule chose m'afflige, c'est de  
n'en avoir pas reçu 1000.

Elle est exécutée à  
Tyburn, en compagnie de deux  
religieux.

## LES TROIS SOURIRES.

Un pieux vieillard couchait  
à ses derniers moments. Ses  
enfants et petits-enfants étaient  
rangés autour de son lit de  
mort. Il semblait dormir, et à  
trois reprises, un sourire passa  
sur ses lèvres. Comme il ouvrait  
les yeux ses fils lui demandèrent  
la cause de ce sourire.

Le vieillard répondit : " La  
première fois, toutes les joies  
de ma vie revinrent à ma pensée,  
et je ne pus m'empêcher de  
sourire en songeant que les  
hommes comptent pour quelque  
chose des plaisirs de si courte  
durée.

" La seconde fois, je me sou-  
vins de toutes les souffrances  
de ma vie, et je me réjouis de  
penser qu'elles avaient perdu  
leurs épines et que la saison  
des roses commençait.

" La troisième fois, je pensai  
à la mort, je pus m'empêcher  
de sourire en voyant les hommes  
craindre cet ange que Dieu  
nous envoie pour nous délivrer  
de nos souffrances et nous appeler  
au bonheur éternel."

## LES SEPT MERVEILLES DE LA COREE

Une correspondance de  
Shanghai nous apprend que la  
Corée, comme tous les pays du  
monde, a sept merveilles : une  
source d'eau minérale bouil-  
lante qui guérit les maux de  
toute nature, dans le voisinage  
de Kin Shinsto ; deux autres  
sources, situées à l'extrémité de  
la presqu'île et qui offrent cette  
particularité que l'une est tou-  
jours vive quand l'autre se tarit,  
que l'eau de l'une est amère,  
l'autre sucrée. La troisième  
merveille est une caverne  
glaciale dans laquelle souffle

un vent si violent que l'homme  
le plus robuste ne peut y résis-  
ter : la quatrième, une forêt de  
pins qu'on ne peut déraciner ; les  
arbres repoussent à mesure  
qu'on les enlève. La plus extra-  
ordinaire de toutes est une  
pierre qui semblent se tenir en  
l'air au-dessus du palais qu'on  
a élevé en son honneur ; elle  
est libre sur toutes ses faces et  
quand on cherche à la maintenir  
on ne recroite aucune résis-  
tance. La sixième merveille est  
une pierre brûlante, situ-  
ée, depuis des siècles sur le sommet  
d'une montagne et qui dégage  
autour d'elle une chaleur insup-  
portable. La septième est une  
goutte de sueur de Bouddah  
conservée dans un temple  
immense.

## PENSEES.

Le talent, c'est de voir dans  
les choses ce que les autres ne  
voient pas.

Le bon sens est le concierge  
de l'esprit, son office est de ne  
laisser ni entrer ni sortir les  
idées suspectes.

C'est par l'éducation qu'on  
peut réformer la société et la  
guérir des maux qui la tourmentent.

La vérité est éternelle ; on  
peut la méconnaître et l'outrager,  
mais non l'annuler.

Celui qui ne sait rien se croit  
parfois habile, parce qu'il ne  
sait pas qu'il ne sait rien.

La raison est la base et la ga-  
rantie de la vertu ; la raison  
n'a pas de prise sur les esprits  
faux ; c'est donc peine perdue  
de chercher à les convaincre.

Veus ne diminuerez jamais  
la vérité, comme jamais vous  
ne diminuerez en vous la dignité  
du caractère ni l'honneur  
de la vie.

Si chacun attend d'un hom-  
me ou de tous le salut, deman-  
dant lui-même les bras croisés,  
nous sommes perdus. A chacun  
d'agir pour sa part en homme  
de sens, en homme de cœur.

Pour qui a perdu le sens  
chrétien, tout est difficulté.

On ne doit jamais ronger d'a-  
voir qu'on a tort, car en fai-  
sant cet aveu on pousse qu'on  
est devenu sage.

La bonté excuse les torts ; la  
prudence les prévient ; la sa-  
gesse les pallie ; la charité les  
cache ; la religion les pardonne.

On ne jouit qu'une fois du  
plaisir de se venger ; mais on  
jouit toujours de l'idée de ne  
pas s'être vengé.

Celui qui soigne un mourant  
dans l'espérance d'un héritage  
est un oiseau de proie qui vole  
autour d'un cadavre.

M'adressant aux jeunes gens  
cultivés et réfléchis, je leur dis :  
Ossez être du petit nombre.

## AYEZ PITIE!.....

L'hiver s'avance.....  
Saison rigoureuse, saison de  
larmes et de désespoirs pour le  
malheureux—saison de plaisirs  
de festins joyeux, de gais ré-  
veillons pour le riche.

C'est le moment choisi pour  
nos écrivains de talent et de  
cœur pour implorer en faveur  
du pauvre. A leur appel sup-  
pliants et pressants, les bourses  
s'ouvrent. Dieu, sans doute,  
tient compte aux riches de tout  
ce qu'ils font pour les malheu-  
reux même quand ils ne don-  
nent pas par pure charité.  
Mais combien il bénit la charité  
faite spontanément, libre-  
ment, généreusement, par le  
riche aimant Dieu, par la jeune  
fille supprimant, pour Dieu, un  
objet inutile de sa parure, par  
le jeune homme se privant  
d'un plaisir coûteux, par l'en-  
fant ému des pleurs d'autres

enfants ! Combien plus particu-  
lièrement est béni cette charité  
d'aider à plus pauvre que lui !  
S'il nous était donné de dé-  
crire comme ils doivent l'être  
les malheurs, les souffrances,  
les sombres désespoirs, les hon-  
tes, du pauvre aux abois ! Un  
foyer sans feu, une chambre  
sombre, un froid glacial ; dans  
les coins, des enfants, créés à l'im-  
mage de Dieu, demandant à  
travers des sanglots étouffés  
un petit morceau de pain—  
quelques brisées pour réchauf-  
fer leurs petites mains blanches  
— ; un père une mère, vaincus  
par l'adversité, n'ouvrant plus  
la bouche que pour maudire la  
société, ou blasphémer contre  
le Ciel qu'ils accusent de tous  
leurs maux !

Mais souffrir pour avoir vou-  
lu rester fidèle à Dieu ; souffrir  
pour n'avoir pas voulu renier  
la religion divine de Jésus ;  
souffrir moralement, souffrir  
physiquement, oh ! là, vrai-  
ment, est la souffrance épou-  
vanteable, inénarrable, celui qui  
souffre de cette manière étant  
trop fier—nous croyons plutôt  
trop humble—pour se plain-  
dre.

Quel frisson parcourt l'Eu-  
rope et tous les pays civilisés,  
en 1860, à la nouvelle du mas-  
sacre des Syriens par les Druzes  
encouragés secrètement par les  
autorités turques !

A la suite des atrocités com-  
mises par les infidèles, les Sy-  
riens résolurent d'émigrer. Il  
en vint en France, il s'en éta-  
blit en Australie, beaucoup se  
dirigèrent vers les Amériques.

La colonie de Montréal, isolée  
n'ayant pas un prêtre pour la  
consoler, vivait misérablement ;  
ces pauvres Syriens ne compre-  
nant même pas la langue du  
pays, éprouvaient toutes sortes  
de difficultés à gagner de quoi  
vivre.

Que de pleurs, que de dou-  
leurs jusqu'à ce qu'enfin un  
de leurs prêtres, l'excellent  
Père Chamy, vint les reconfor-  
ter de sa parole dévouée ! Mais  
ils n'en continuent pas moins à  
souffrir. Lui-même, prêtre, exilé,  
ayant tous les tires à la vé-  
nération de tous, lui-même sait  
à peine où poser la tête pour  
dormir, lui-même trouve à  
peine ce pain quotidien que  
nous demandons chaque jour  
dans nos prières.

Sera-t-il dit qu'à Montréal,  
ville si charitable, où l'on donne  
sans compter, nous aurons  
en vain fait appel en faveur de  
ces détresses ?... Et n'est-ce  
pas un devoir—devoir bien  
doux !—d'aider à ces martyrs  
de la persécution musulmane ?

Le bon Père Chamy ne tend  
pas la main, pour les siens ou  
pour lui ; il préfère souffrir en  
silence, attendant du Bon Dieu  
un secours qui tarde à venir.

Mais nous, qui n'avons au-  
cun motif de faire taire notre  
cœur, nous n'hésitons point à  
tendre la nôtre pour lui, pour  
eux ! Nous disons que c'est  
faire une des plus belles œu-  
vres de charité, que de donner  
aux Confesseurs de la Foi !

O riches de Montréal ! appe-  
lez sur vous et les vôtres les  
bénédictions d'en haut, et don-  
nez sans mesurer, sans compter  
le Bon Dieu vous le rendra au  
centuple.

Le P. Chamy demeure en ce  
moment chez un saint prêtre  
dont le cœur s'est ému devant  
un si grand dénuement.  
C'est ainsi que le R. P.  
Chamy n'est point mort de  
faim à l'heure qu'il est !

Que les personnes désireuses  
de soulager ces vaillants chré-  
tiens et leur Père spirituel,  
veuillent bien adresser leurs  
offrandes au R. P. Chamy,  
1225 rue Mignonne, Montréal.  
Elles vérifieront à leur profit  
cette parole : " Qui donne aux  
pauvres, prête à Dieu !"

Firmin Picard,  
Homme de lettres,

MONEY sent for free copies of LADIES' STAND-  
ARD FASHION CO., 40 W. 23rd St., New York City

## UNE TOUCHANTE ANECDOTE.

C'est après le premier siège  
de Constantine dont l'échec av-  
ait démoralisé profondément  
nos soldats. Une sorte d'épidé-  
mie de nostalgie avait envahi  
le corps expéditionnaire, et les  
hommes, vieux ou jeunes sol-  
dats, déprimés et mouraient  
sans maladie caractérisée. La  
Moricère, alors colonel des  
zouaves, passait sa vie dans les  
hopitaux et dans les ambulanc-  
es, sans pouvoir parvenir à les  
remonter. A toutes ses paroles  
tous répondaient invariablement  
par un hochement de tête, un  
sourire résigné et par ces deux  
mots : " Ce qu'il nous faudrait,  
c'est notre mère et M. le Cure."

On ne pouvait les faire sortir  
de là. Bien qu'incroyant à  
cette époque, La Moricière fut  
frappé et touché de cette idée  
fixe, et, déguisant son émotion  
sous une accent de colère :  
" Puisque vous en voulez des  
cures, s'écria-t-il, eh bien ! on  
vous en f...lanquera !"

Sur le conseil du maréchal  
Clauzel, il écrivit à la reine  
Marie Amélie, et voici la fin de  
l'histoire racontée par lui-  
même :

Douze jours s'écoulèrent. Un  
matin, après une mauvaise nuit  
pendant laquelle un sergent et  
un clairon de mes zouaves  
avaient succombé, je sortais de  
l'ambulance pour me rendre  
sur le quai, lorsque je vis accou-  
rir le gardien du sémaphore,  
prévenu de mon anxiété.

Colonel, cria-t-il, un brick de  
guerre en vue ! il y a des reli-  
gieux !

A ces mots, je monte sur mon  
canot et je vole vers le brick ;  
en sautant sur le pont je m'é-  
crie : " Allons vite, mes sœurs !  
il y va de la vie de braves  
gens !"

Elles étaient six, ces  
chères femmes. Deux secondes  
leur suffirent pour prendre en  
main leur petit bagage. La  
garde qui m'attendait leur pré-  
senta les armes. Le comman-  
dant les salua de son épée ; l'é-  
quipage poussa trois hurrahs,  
et l'aspirant avait à peine dé-  
gringolé l'échelle pour leur  
donner la main, qu'elles étaient  
dans le canot, tout émuës des  
honneurs qu'on leur rendait.

En débarquant, sans nous  
donner le temps de respirer,  
nous courûmes à l'ambulance.  
Les malades étaient prévenus  
de notre arrivée. Dès qu'ils a-  
perçurent de la porte de la pre-  
mière salle la pointe des cornet-  
tes blanches, ce furent des ac-  
clamations, des cris de joie  
qu'il faut avoir entendus pour  
s'en faire une idée. Ils se ten-  
aient de bout et semblaient  
guéris. C'était la France et  
leurs mères qui venaient à eux.

A compter de l'apparition des  
sœurs les décès s'arrêtèrent.  
Les aumôniers arrivèrent le  
lendemain. Huit jours après,  
les fiévreux étaient tous rentrés  
au corps, l'ambulance fermée,  
et les blessés en voie de guéri-  
son. " Vous comprenez, ajouta  
La Moricière en retroussant sa  
moustache pour se distraire  
d'un retour d'attendrissement,  
pourquoi je suis l'admirateur  
des sœurs et pourquoi je salue  
toujours celles que je rencon-  
tre."

A. DE SEGUR.

De La Croix.

## VOEU EGOISTE MALHEU- REUSEMENT TROP EXAUCÉ

En 1884, une dame d'une  
grande famille de Turin, ac-  
compagnée de son plus jeune  
fils, vint trouver Dom Bosco :  
C'était une visite d'amitié. La  
famille était réputée pieuse, et  
non sans raison, puisque son  
chef, chargé d'affaires du gou-  
vernement piémontais, était  
rentré volontairement dans la  
vie privée, après la brèche de  
la Porta Pia. Dom Bosco, avec  
sa bonté ordinaire, demanda  
des nouvelles de toute la fa-  
mille, et fini par dir :

— Et qu'allez-vous faire, Ma-  
dame, de votre fils aîné ?

— Il suivra la carrière diplo-  
matique comme son père.

— Bien. Et le second ?

— Oh ! Dom Bosco, celui-là  
est à l'Ecole militaire : il tra-  
vaille pour devenir général, et  
il serait le premier de notre fa-  
mille à ne pas réussir.

— A merveille ! Et celui-ci ?  
(Dom Bosco désignait le petit  
garçon qui accompagnait sa  
mère.) Celui-ci, nous le ferons  
prêtre, n'est-ce pas ?—A ce mot  
de prêtre, la noble visiteuse, at-  
terrée, demeura un instant  
sans voix : puis, comme rani-  
mée par la fureur, elle s'écria  
avec une énergie presque sau-  
vage :

— Prêtre, jamais ! Qu'il meure  
plutôt !

Dom Bosco, profondément at-  
tristé par cette réponse, essaya  
de ramener la pauvre femme à  
de meilleurs sentiments : il lui  
fait observer, avec douceur, que  
ce mot prononcé par lui n'est pas  
une sentence. Peine perdue ! la  
malheureuse mère répète l'aff-  
reux imprécation, et se retire  
bouleversée. Huit jours après,  
Dom Bosco voit venir à lui la  
pauvre mère, toute tremblante  
cette fois, et baignée de lar-  
mes :

— Dom Bosco, venez, venez  
vite venir mon enfant, celui  
que je vous ai amené : il se  
meurt !

On arrive dans la chambre  
du petit moribond, qui prend  
la main de Dom Bosco et la  
baise avec respect. Les médi-  
cins se trouvaient réunis pour  
une consultation : ils déclarent  
ignorer la nature du mal qui  
emporte l'enfant.

Le jeune malade a tout en-  
tendu. Il appelle sa mère, et  
lui dit d'une voix faible mais  
distinct :

— Mère, je sais, moi ; pour-  
quoi je meurs : c'est votre pa-  
role qui me tue. Rappellez-vous  
la parole de Dom Bosco ! Vous  
avez préféré me voir mort, plu-  
tôt que de me donner à Dieu ;  
et le bon Dieu me prend.

Dom Bosco ne peut que pré-  
parer la famille à accepter la  
dure épreuve. Il promet de  
faire prier ses enfants et se re-  
tra profondément ému. On se  
tarda pas à venir lui appren-  
dre que la leçon divine était  
complète : l'enfant était mort.

Ce trait éclaire d'un jour ef-  
frayant et douloureux la ques-  
tion de la responsabilité des  
parents en matière de vocation ;  
il n'a besoin d'aucune commen-  
taire. La défiance de Dieu  
perte malheur, autant la con-  
fiance attire la bénédiction.



## A RELIABLE WATCH gives you the correct time and if provided with one from our stock, you're not likely to miss a train. The only way to gain time is to avoid losing it and to escape wearisome waiting by having a watch that keeps time accurately. Our ladies' and gentlemen's gold and silver watches run as regu- larly as a watch can run and they can now be bought at such a low price that you can hardly afford to be without one. Call and see us when in Charlotte- town.

E. W. Taylor  
CAMERON BLOCK

Repans Tabules cura dyspepsia